

en nature, mais qui l'est habituellement filé ou converti en toiles grossières.

Le lin de l'Égypte fut fort renommé dans l'antiquité; et le Delta en fournit encore d'aussi beau qu'à son origine. On en livre un peu en nature à l'Italie et à d'autres contrées. La filature de la presque totalité occupe généralement les femmes dans les campagnes. Sous la main du tisserand il prend à la ville des formes diverses. Le plus grossier sert à faire des toiles communes qui sont teintées en bleu dans le pays même, ou qui vont recevoir ailleurs des couleurs plus ou moins agréables. Celui qu'on peut appeler de choix est converti en draps de lit, en chemises et en toile de table pour la consommation du pays mahométan. La forme n'est pas aussi parfaite que la matière; mais c'est une observation qui doit s'étendre à tout ce qui sort des régions soumises à un joug oppresseur.

Outre les manufactures, la plupart fort riches, qui viennent de nous occuper, l'Égypte a quelques branches d'industrie qui ne sont pas sans utilité.

On ramasse assez de sel commun pour les besoins du pays et pour une partie des besoins de la Syrie.

Le natron, autre sel qui a la propriété d'attendrir les viandes, de hâter la cuisson des légumes, et que les Turcs, les Maures, les Arabes aiment à mêler avec leur tabac; le natron se re-

cueille sur deux lacs situés dans le désert de Saint-Macaire. Son extraction annuelle s'élève depuis cinq jusqu'à quarante mille quintaux.

Quelques étoffes de peu de valeur, quelques draps grossiers sont fabriqués avec les laines de la province. Des nations industrieuses en feraient un meilleur usage.

Les cigognes sont très-multipliées dans le lac Mœris et dans le lac de Menzale. Leurs peaux deviennent des pelisses dont les femmes du Levant font un grand usage.

Le Menzale est couvert dans toutes les saisons, à toutes les heures du jour et de la nuit, de bateaux pêcheurs. Le poisson qu'ils prennent, la poutargue qu'ils font de ses œufs servent d'aliment au pays, et vont nourrir les chrétiens de Syrie, dont les jours de jeûne et d'abstinence sont très-multipliés.

Cependant l'Égypte a toujours tiré sa gloire ou son opulence de son sol, le plus productif que l'on connaisse; et sa fertilité est due au Nil, auquel pour cette raison les peuples fixés sur ses heureux bords rendirent très-anciennement un culte qui jusqu'à nos jours s'est perpétué sans interruption.

Si jamais l'idolâtrie pouvait être justifiée, il faudrait l'excuser ici. L'Égypte, qui n'était originellement qu'un amas de sable privé de sources et de pluie, eût été condamnée à une éternelle stérilité sans le secours du Nil. Ce qu'on y voit

de productions, elle le doit au limon et aux eaux dont le fleuve couvre tous les ans sa surface.

C'est vers le dix-septième de juin que le Nil commence à croître. Il continue à augmenter jusqu'au milieu de septembre, pour diminuer ensuite graduellement. La bienfaisante inondation dure trois mois, mais elle n'est pas partout la même. Les montagnes qui se resserrent dans la haute Égypte l'y forcent à un débordement qu'il ne peut point avoir dans la basse Égypte, où il se divise en plusieurs rameaux.

Il est assez généralement reçu que, pour que le Nil soit aussi utile qu'il peut l'être, ses eaux doivent enfler de dix-huit à vingt coudées. Dans une plus grande élévation, elles séjourneraient trop long-temps dans les campagnes pour qu'il fût possible de les ensemercer à temps. Plus basses, elles se refuseraient aux arrosements que le climat exige impérieusement. Dans l'un et l'autre cas le cultivateur ne doit rien au fisc : faible consolation pour de si grandes calamités.

Un travail bien raisonné et opiniâtrément suivi pourrait sans doute prévenir ces infortunes, les rendre du moins plus rares. Il n'y aurait pour y parvenir qu'à rouvrir les canaux que l'inertie et l'ignorance ont laissé combler ; qu'à redonner à ceux que le temps a respectés la profondeur qu'ils devraient avoir. Mais sur quoi fonder cet espoir ? Les tyrans de l'Égypte, ces féroces beys qui ne connaissent que les jouis-

sances du moment, qui ne sont jamais assurés de l'heure qui doit suivre, qui n'ont point de famille, et qui, quand par le plus grand des hasards ils en auraient une, ne pourraient lui transmettre ni leur rang, ni leur puissance, ni leur fortune ; ces despotes d'un jour oseraient-ils former des projets dont l'exécution exigerait de l'élévation, du désintéressement et une longue suite d'années ?

Ce premier pas, s'il était possible de l'obtenir, devrait être suivi d'un autre non moins difficile ; à l'exception des possessions anciennement attachées aux mosquées, toutes les terres ont été successivement envahies par le domaine, qui les vend à vie. A la mort de l'acquéreur elles retournent au fisc, qui les concède de nouveau pour le meilleur prix qu'il trouve. Ce changement non interrompu de possesseurs simplement usufruitiers a toujours détruit de plus en plus les campagnes. On ne leur rendra leur fertilité première qu'en établissant un ordre de succession qui assure aux enfans l'héritage de leurs pères.

Cet autre système diminuerait, ferait cesser peut-être les vexations inouïes qu'éprouvent généralement les peuples dans l'arrangement actuel. Les beys ou leurs délégués parcourent annuellement, les armes à la main, tout le territoire soumis à leur autorité. Ils ne quittent un canton qu'ils ont spolié que pour en aller dévorer un autre, qui n'est aussi abandonné qu'a-

près avoir été la victime des mêmes rapines. Cette oppression habituelle est cause que les champs sont mal cultivés, que souvent même ils ne le sont pas du tout. Cependant les récoltes en Égypte sont encore considérables.

Au nombre des productions qui réussissent principalement dans le Saïd, il faut compter le froment. Ce blé est assez gros, très-jaune et de bonne qualité. On en ferait du pain excellent si on voulait le faire cuire, si on savait bluter la farine, si des moulins à vent, des moulins à eau qu'il serait facile d'établir, remplaçaient les moulins à bras. Le gouvernement a lui-même arrêté la multiplication du blé en en prohibant l'exportation. Un ministère plus attentif ou plus éclairé eût vu qu'un pays où les dattes, l'orge, le millet d'Inde, les légumes sont si abondans ne pouvait jamais manquer de subsistances.

On voit quelques cannes à sucre dans le Delta; elles y sont portées au marché et consommées telles que la nature seule les a produites. Ce n'est que dans la haute Égypte qu'on fait réellement du sucre.

Sous l'empire des Romains on voyait dans la basse Égypte quelques oliviers dont le fruit se consommait en entier à table. Il n'était assez abondant pour être converti en huile que dans le Saïd, et principalement près d'Arsinoé. Cette culture y est totalement ou presque totalement tombée. Les usages auxquels on la destinait ont

été remplis en partie par l'extrait de lin, de laitue, de safranon, de sésame, surtout par le beurre de buffle. Dans cette province, comme dans toutes les contrées musulmanes, on préfère le laitage de cet animal au laitage de la vache, de même que sa chair obtient sur la chair de bœuf une préférence décidée. Ce que l'Égypte consomme encore d'huile est tiré de Tunis ou de Candie.

Le cartame ou safranon est aussi une production propre au Saïd. C'est une plante qui s'élève à la hauteur du maïs. On en convertit la graine en huile, et sa fleur est employée dans les teintures. Il en passe annuellement quatre ou cinq cargaisons en France, deux ou trois à Livourne, une ou deux à Venise. Cependant la plus grande consommation s'en fait dans le Levant, principalement à Alep et à Damas, les deux villes de l'empire ottoman où les manufactures ont fait le plus de progrès, les deux villes où elles se sont le mieux soutenues.

Un arbrisseau encore particulier au Saïd, c'est le henné, abondant en fleurs d'une odeur très-suave. Sa feuille est convertie en une poudre dont les femmes du Levant se servent habituellement pour peindre en aurore leurs ongles, la paume de leurs mains et leurs pieds jusqu'à la cheville. Il arrive très-peu de bâtimens en Égypte qui n'en emportent d'assez grandes parties.

Le pavot, dont on tire l'opium, était ancien-

nement cultivé et l'est encore dans le Saïd, spécialement aux environs d'Abastin, ville plus jolie qu'étendue. C'est un moyen assez généralement employé en Asie et en Afrique pour se procurer des sensations agréables. En Égypte, la multitude, hors d'état de payer l'opium, que la consommation des grands et des riches fait monter à très-haut prix, la multitude le remplace par la feuille hachée du chanvre qui, pris à jeun, produit, à ce qu'on prétend, les mêmes effets.

L'indigo se recueille dans la basse Égypte. La graine qui le produit est toujours tirée de Damas, et doit être annuellement renouvelée. Malgré cette attention, que ce soit le vice du sol, du climat ou de la culture, cette teinture reste fort inférieure à ce qu'elle est dans d'autres contrées. Cependant on n'en emploie pas d'autre dans la province, et il s'en fait même quelques envois en Syrie, où elle est encore plus imparfaite.

Le lin est d'une beaucoup plus grande ressource pour les habitants. Il est doux, long et fin. S'il était bien nettoyé, bien filé, bien employé, ce serait une source inépuisable de richesses. Peut-être le verrait-on un jour s'élever à la même hauteur que celle du riz, actuellement la plus importante du Delta.

Dès que la terre noire et inépuisable à laquelle on veut demander cette production sur les bords

du Nil, sur ceux des canaux qui en sortent, a été très-superficiellement préparée, des bœufs, des buffles, des chameaux, un bandeau sur les yeux, tournent des roues qui versent les eaux dans un réservoir d'où elles se répandent dans les champs. Lorsqu'elles y ont séjourné une semaine, des plants, qui ont été semés ailleurs, et qui à cette époque doivent avoir acquis un pied de haut, y sont transplantés avec précaution. Inondés régulièrement chaque jour, ils acquièrent en quatre mois leur maturité. On les coupe et on les étend sur l'aire. Un chariot tranchant, traîné par un attelage vigoureux et dirigé par un conducteur intelligent, court sur les gerbes, et les hache en pièces. Le van sépare la paille du grain, qu'on porte ensuite au moulin qui en détache la pellicule. Il est enfin serré dans des paniers ovales faits de feuilles de palmier, après qu'il a été mêlé avec un peu de sel, pour le préserver plus sûrement de la corruption.

L'espèce de riz la plus estimée est le menzalavi, du nom d'un quartier fort renommé dans le territoire de Damiette. Il est d'un blanc de neige et d'un goût exquis. La consommation en appartient exclusivement à ceux qui, dans l'empire ottoman, occupent les premières places, et aux hommes voluptueux d'un ordre inférieur, parce qu'il est fort cher, et qu'il n'enfle que peu dans la cuisson.

Le meilleur des riz qui sortent de Rosette est

le sultani. Il est très-bon, quoique inférieur au menzalavi. C'est à Constantinople qu'il est uniquement porté.

La Syrie, qui est obligée d'aller au bon marché, enlève un riz rouge, regardé comme le dernier de tous. Il n'est pas beau à l'œil; mais il ne manque pas de saveur, et passe pour très-nourrissant.

Le riz commun sert à la nourriture du pays lui-même; on trouve son débouché dans le continent de l'Asie, dans les îles de l'Archipel, dans la Barbarie et aussi dans la chrétienté.

Aux productions particulières à chacune des deux Égyptes, il faut ajouter celles qui leur sont communes. Les plaines de l'une et de l'autre sont, dans presque toutes les saisons, couvertes de laitues, d'ognons, de lentilles, de fèves, de melons, de concombres, de plusieurs autres légumes, tous d'une perfection, tous avec des variétés qu'on leur retrouve rarement ailleurs. Tant d'abondance n'est pas pour la seule Égypte.

Les Abyssins lui portent de l'or, des gommés, du séné, de l'ivoire, des plumes d'autruche, des esclaves, et reçoivent en échange quelques-unes de ses productions. Les plus hardis de ces marchands arrivent sur de légers bateaux qui franchissent la cataracte. Les autres traversent en caravane d'affreux déserts, et y ont été, dit-on, quelquefois enterrés dans les sables, lorsque des

vents trop souvent impétueux les ont surpris dans leur marche.

Une branche plus considérable de commerce était celle que Ptolémée Philadelphie ouvrit avec la mer Rouge, en construisant sur les bords de ce grand golfe une ville d'où les marchandises étaient portées par des chameaux à Cophtos; mais Bérénice n'était qu'une mauvaise rade ouverte à tous les vents, et très-éloignée du lieu où devait arriver tout ce qu'elle avait reçu. Ces considérations déterminèrent les navigateurs à relâcher à Rat, aujourd'hui Cosseir, port plus sûr, plus rapproché; et les communications de la haute Égypte avec l'Arabie, avec les Indes, se multiplièrent.

Cophtos avait acquis de grandes richesses lorsque le barbare Dioclétien la détruisit parce qu'elle était devenue chrétienne. A cette époque, les affaires se portèrent à Kous, et y seraient restées sans les vexations répétées qui les en chassèrent. Siène a pris sa place depuis un ou deux siècles, mais sans presque aucune utilité. C'est maintenant par Suez que l'ancien empire des pharaons entretient avec les mers orientales toutes les liaisons qu'un gouvernement oppresseur n'a pu interrompre.

L'origine de ces échanges se perd dans la nuit des temps. Ils furent de bonne heure très-considérables. Pour les rendre plus importants et plus faciles, le second des Ptolémée acheva un canal

deux fois abandonné, et qui, se terminant à Suez ou aux environs, joignait le Nil au golfe Arabique. On ignore si ce grand ouvrage, dont il reste à peine quelques traces, fut aussi utile qu'on l'avait espéré. Ce qui est sûr, c'est que le commerce prit avec le temps une nouvelle activité pour fournir au luxe effréné des Romains, devenus les maîtres de cette belle partie de l'Afrique. L'inertie, l'avidité des empereurs grecs ne l'étouffèrent pas, et il ne céda qu'à la tyrannie des premiers califes. Les Vénitiens avaient acheté le droit de le ressusciter, lorsque le passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance lui porta un coup dont il ne s'est pas relevé, et dont vraisemblablement il ne se relèvera jamais.

Cependant il sort encore annuellement de Suez une flotte de vingt-quatre à vingt-cinq navires, qui porte à l'Arabie du froment, de l'orge, du sucre, des légumes, du corail, de la cochenille, quelques draps teints en écarlate, le produit d'un grand nombre de terres léguées à la Mecque, et qui, quoique diminué par l'insatiable rapacité des beys, reste toujours considérable. La flotte porte surtout beaucoup d'or, que différentes branches d'un commerce avantageux font journellement entrer en Égypte. Arrivés à Gedda, port de la mer Rouge le mieux pourvu des marchandises et des productions de l'Inde, les vaisseaux se chargent en retour de toiles de coton blanches ou peintes, de mousselines, de lai-

nages, de cachemires, d'aromates, d'épiceries, de porcelaines, de diamans, de perles, de café, de tout ce que les îles et le continent d'Asie offrent de plus beau, de plus utile et de plus agréable.

Les capitaux employés dans cette navigation appartiennent tous aux Turcs, aux juifs, ou aux chrétiens de Syrie fixés au grand Caire. Quoique chacun de ces négocians travaille pour son compte particulier, leurs prix sont aussi uniformes que s'ils étaient réunis en corps. Les vexations qu'ils éprouvent habituellement n'empêchent pas que leurs profits ne soient énormes. Aussi se sont-ils toujours vivement opposés au projet formé de loin à loin par quelques Européens pour partager avec eux ces bénéfices; aussi s'opposeront-ils toujours avec un succès égal à ceux qui pourraient être tentés de renouveler cette entreprise. Quand même, ce qui est hors de toute vraisemblance, quand même le gouvernement, le plus ignorant et le plus corrompu que l'on connaisse, pourrait résister à leurs intrigues et à leurs trésors, toute ressource ne leur serait pas ôtée. Ils atteindraient sûrement leur but en lâchant des hordes toujours vénales d'Arabes errans sur des rivaux dont la concurrence pourrait et devrait leur nuire.

Aux liaisons que l'Égypte entretient avec l'Arabie par la mer Rouge il faut ajouter celles que lui forment les caravanes de Maroc, d'Alger, de

Tunis, de Tripoli, et la caravane plus nombreuse d'Égyptiens ou de Turcs qui partent annuellement du grand Caire pour la Mecque. Ces pèlerins joignent souvent le désir du gain à l'esprit de piété. Avant leur départ plusieurs font des achats, à leur retour plusieurs font des ventes, dont la réunion s'élève à d'assez grandes sommes.

Le Caire reçoit encore, à travers les sables qui séparent l'Égypte de la Syrie, des fruits secs, des huiles, principalement des étoffes de soie et de coton, que les négocians de Damas viennent échanger contre les objets que leur sol et leur climat leur refusent.

C'est toutefois la Méditerranée qui est le débouché principal des productions de cette fertile province, et Damiette est un des lieux fortunés où ce grand mouvement se fait le plus remarquer.

A l'embouchure du Nil et sur la rive orientale fut autrefois une ville appelée d'abord Thamiatis, et quelques siècles après Damiette. Elle fut long-temps très-peu de chose, et ne dut son importance qu'à la ruine de Peluse. Les Grecs, les croisés la prirent et la saccagèrent plusieurs fois. L'impossibilité de la défendre décida à la détruire, et l'on en construisit une autre une lieue et demie plus haut, du même côté, toujours sur les bords du fleuve. C'est celle qui existe aujourd'hui sous le même nom.

La situation entre la mer, le lac Menzalé et le Nil en est admirable. On y respire un air plus pur, beaucoup plus tempéré que dans le reste de la province. Les maisons, les bains, les places, les bazars, les mosquées, tout y est assez bien. L'esclavage et l'oppression s'y font moins sentir que dans le reste du pays.

Les campagnes voisines ne ressemblent en rien à celles de la plus grande partie de l'Égypte, qui, selon les saisons, ne sont qu'une mer d'eau douce, un marais fangeux, un tapis de verdure, un champ de poussière, où l'on ne voit que quelques palmiers, tantôt épars, tantôt rapprochés, et des terres en friche ou mal cultivées, où l'ami des hommes s'indigne de ne pouvoir arrêter ses regards que sur des villages la plupart en ruine, bâtis de terre sur des élévations factices, où la misère, l'humiliation et le désespoir sont peints sur le front de presque tous les habitans. Les campagnes de Damiette offrent l'image de l'aisance. Des canaux très-multipliés les arrosent. Un boisseau de riz en produit quatre-vingts et plus. Le lin, les légumes, les autres productions ont un succès égal sur un sol qui jamais ne repose. Des arbres toujours verts, toujours couverts des plus belles fleurs, toujours chargés de fruits exquis, ajoutent l'agrément à l'utilité.

La vue du Menzalé ne détruit pas l'illusion et y ajoute encore. C'est un lac immense; trois des sept embouchures qu'avait très-ancienne-